

WILHELM VON HUMBOLDT **THÉORIE DE LA FORMATION DE L'HUMAIN. FRAGMENT**

Traduction inédite de Quentin Landenne
(FNRS/UCLouvain Saint-Louis – Bruxelles¹)

Note sur le texte et sur la traduction

Le texte qui suit est la traduction inédite d'un célèbre fragment écrit par Wilhelm von Humboldt probablement en 1793, sinon entre 1793 et 1795, et publié pour la première fois à titre posthume en 1903². Il fait partie des nombreux brouillons, plans détaillés ou esquisses dans lesquels Humboldt s'essaye à présenter les idées centrales et la structure générale de projets de recherche vastes et ambitieux, ici dans le domaine de l'anthropologie et de la philosophie de la culture et de la formation. Le titre « Theorie der Bildung des Menschen » vient d'une lettre écrite à Christian Gottfried Körner en novembre 1793, où Humboldt décrit les contours de son projet intellectuel, en l'inscrivant dans le plan d'une histoire philosophique de l'humanité. Humboldt déplore qu'alors qu'il a été le théâtre de tant de progrès et de développements dans le domaine des connaissances scientifiques et des conceptions philosophiques, le siècle se distingue plus par ce que les hommes savent et entreprennent que par ce qu'ils sont en eux-mêmes, dans leur caractère. Cette négligence serait due à un dévoiement dans la formation de l'humain ; or, là où se trouve le mal doit se trouver aussi le remède³. L'enjeu pratique n'est rien de moins qu'une réforme complète de tout ce qui peut entrer dans le plan d'une formation culturelle de l'humanité. Il s'agit donc d'abord d'étudier, sur la base des principes philosophiques solides nouvellement établis par la critique kantienne et des connaissances historiques disponibles à la fin du dix-huitième siècle, « les multiples formes d'activités par lesquelles les humains ont appris à déterminer leur véritable valeur », pour pouvoir identifier ce qui mérite le nom « d'idéal de l'humanité » et par quelles forces on peut s'approcher de cet idéal⁴.

Jusqu'à présent, ce fragment n'a fait l'objet que d'une traduction en français dans un petit volume établi par les soins du traducteur Olivier Mannoni⁵. Cette traduction élégante et de belle qualité est pourtant grevée par un choix très contestable, aussi bien sur un plan philologique que philosophique : celui de traduire le terme Bildung par « déploiement de soi ». Outre le fait que le pronom réfléchi soit absent en allemand, le terme « déploiement » correspond sans doute à l'aspect processuel et développemental bien présent dans l'idée de Bildung, mais n'en constitue pas le noyau philosophique essentiel et ne correspond pas du tout aux usages de ce terme si central. La difficulté de traduire le concept de Bildung est bien connue, au point que la notion figure en bonne place dans le précieux dictionnaire des

¹ La rédaction de cette publication a été financée par l'Union européenne (*BildungLearning*, projet ERC n° 101043433). Les points de vue et opinions exprimés appartiennent à son auteur et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ni de la European Research Council Executive Agency. Ni l'Union européenne ni l'instance chargée de l'octroi des subventions ne peuvent en être tenues pour responsables.

² Giel K., Flitner A., "Kommentare und Anmerkungen zu Band I-V", in von Humboldt, *Werke*, V, Darmstadt, WGB, 2010, p. 321.

³ von Humboldt W., Lettre à Körner du 19 novembre 1793, in von Humboldt, *Werke*, V, Darmstadt, WGB, 2010, p. 171, 172.

⁴ *Ibid.*

⁵ von Humboldt W., *Théorie du déploiement de soi*, trad. O. Mannoni, dans *De l'esprit de l'humanité et autres essais*, Paris, Premières pierres, 2005, p. 27-37.

intraduisibles, avec un excellent article de Michel Espagne⁶. Nous avons choisi de traduire principalement le terme Bildung par « formation », tout en le rendant par « culture » chaque fois que c'est moins le processus formatif que vise Humboldt que la culture comme institution, comme résultat ou comme valeur.

I.

[234]⁷ [I, 282]⁸ Il livrerait une grande et excellente œuvre celui qui entreprendrait d'esquisser les capacités particulières que les diverses branches de la connaissance humaine requièrent pour s'élargir avec bonheur, le véritable esprit dans lequel elles doivent être séparément élaborées et la connexion qui doit les relier toutes ensemble, pour accomplir la formation [*Ausbildung*] de l'humanité comme un tout. Le mathématicien, le naturaliste, l'artiste, et souvent même le philosophe, abordent d'ordinaire leur entreprise sans en connaître la véritable nature ni la saisir dans une vue d'ensemble, non seulement au moment où ils la commencent, mais plus tard aussi, ils ne sont que peu à s'élever à ce point de vue supérieur et à cette vision plus générale. Mais plus grave encore est la situation où se trouve celui qui, sans avoir choisi exclusivement l'une de ces branches, voudrait tirer avantage de toutes pour sa formation [*Ausbildung*]. Se trouvant dans l'embarras du choix entre ces multiples matières et à défaut d'être capable d'en tirer l'une quelconque hors de ses bornes étroites pour en user en vue de sa propre finalité plus générale, il devra tôt ou tard en arriver au point de s'abandonner au seul hasard et d'utiliser ce qu'il aura à peu près saisi uniquement pour des fins subordonnées ou pour un simple jeu en guise de passe-temps. On trouve ici l'une des principales raisons des plaintes exprimées fréquemment, et non sans raison, [I, 283] selon lesquelles le savoir reste inutile et le développement de l'esprit demeure stérile, qu'il y a certes bien des choses qui sont mises en œuvre autour de nous, mais que bien peu de choses s'améliorent en nous [235], et qu'on néglige la formation généralement et immédiatement utile des opinions au profit d'une formation [*Ausbildung*] scientifique supérieure des cerveaux, qui ne convient qu'à une minorité.

C'est en effet au milieu de toutes les sortes particulières d'activités que se place l'être humain qui, sans la moindre intention qui se dirigerait vers quoi que ce soit de singulier, veut uniquement renforcer et élever les forces de sa nature et procurer de la valeur et de la durée à son être. Mais de même que la simple force a besoin d'un objet sur lequel s'exercer, et de même que la simple forme, la pure pensée, a besoin d'une matière sur laquelle elle puisse perdurer en s'y imprégnant, de même aussi l'humain a-t-il besoin d'un monde en dehors de lui. C'est de là que son effort s'élance pour élargir le cercle de ses connaissances et de son action, et sans qu'il en soit lui-même clairement conscient, il n'en va pas pour lui de ce qu'il pourrait acquérir par celles-là ou de ce qu'il pourrait produire en vertu de celles-ci, il en va de son amélioration et de son ennoblissement intérieurs, ou au moins de l'apaisement du trouble intérieur qui le dévore. Quand il est considéré purement et dans sa finalité dernière, sa pensée n'est jamais qu'une tentative de son esprit de se rendre plus compréhensible pour lui-même, son action n'est jamais qu'une tentative de sa volonté de devenir libre et indépendante en soi, mais toute son activité extérieure en général n'est jamais qu'un effort pour ne pas rester en lui-même oisif. Simplement,

⁶ Espagne M., "Bildung, Kultur, Zivilisation", in B. Cassin (éd.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004, p. 195-204.

⁷ von Humboldt W., *Theorie der Bildung des Menschen*, in *Werke*, I, Darmstadt, WGB, 2010, p. 235-240.

⁸ von Humboldt W., *Theorie der Bildung des Menschen*, in *Gesammelte Schriften*, éd. A. Leitzmann, Berlin, B. Behr's Verlag, vol. I, p. 282-287.

parce que les deux, sa pensée et son action, ne sont possibles qu'en vertu d'un troisième terme, en vertu de la représentation et de la transformation de quelque chose dont la caractéristique distinctive propre est d'être un non-moi, c'est-à-dire un monde, il cherche à saisir autant que possible du monde et à s'y associer aussi intimement que possible.

La tâche ultime de notre existence – celle de procurer le plus grand contenu possible au concept de l'humanité dans notre personne, aussi bien durant le temps de notre vie qu'au-delà de celle-ci, par les traces de l'agir vivant que nous laissons – cette tâche ne se réalise qu'en reliant notre moi au monde dans [236] l'action réciproque la plus universelle, la plus stimulante et la plus libre. Telle est l'unique unité de mesure adéquate pour juger de l'élaboration de chaque branche de la connaissance humaine. Car en chacune de ces branches, la seule voie qui puisse être la bonne est celle où le regard est en état de poursuivre une progression inaltérable [I, 284] jusqu'à cet objectif final, et ce n'est qu'alors qu'on peut chercher le secret par lequel ce qui reste sinon mort et inutile, peut être rendu vivant et fécond.

Relier notre moi au monde, cela peut paraître peut-être au premier abord une expression non seulement incompréhensible, mais même une pensée exaltée. Pourtant, après un examen plus précis, au moins ce dernier soupçon disparaîtra-t-il, et il s'avérera que quand on s'enquiert une bonne fois du véritable effort de l'esprit humain (qui est contenu aussi bien dans ses élans les plus élevés que dans ses tentatives les plus impuissantes), il est impossible de s'en tenir à quelque chose de plus modeste.

Qu'attend-on d'une nation, d'une époque, de toute l'espèce humaine, quand on veut lui offrir son attention et son admiration ? On attend que la culture [*Bildung*], la sagesse et la vertu règnent en elle de la manière la plus puissante et la plus largement étendue possible, de sorte que cela puisse élever si haut sa valeur intrinsèque que le concept de l'humanité, si on devait l'extraire d'elle comme son unique exemple, acquière un contenu grand et digne. Mais on ne se satisfait même pas de cela. On exige aussi que l'humain imprime visiblement sur les constitutions qu'il forme, et même sur la nature qui l'entoure, le sceau de sa valeur, et qu'il insuffle même sa vertu et sa force – qu'elles puissent rayonner si puissamment et abondamment sur tout son être – à la postérité qu'il engendre. Car ce n'est qu'ainsi qu'on peut faire durer les avantages qui ont déjà été acquis, et sans cela, sans la pensée apaisante d'une certaine postérité dans l'ennoblissement et la culture [*Bildung*], l'existence de l'humain serait plus éphémère encore que celle de la plante, qui au moins, quand elle se fane, sait qu'elle laisse derrière elle le germe d'une créature semblable à elle. [I, 237] Même si toutes ces exigences devaient se borner à l'essence intime de l'humain, sa nature le pousserait cependant sans cesse à sortir vers les objets hors de lui ; et il s'agit alors de ne pas se perdre lui-même en devenant étranger à soi [*in dieser Entfremdung*], mais bien plutôt qu'à partir de tout ce qu'il entreprend hors de lui, il fasse toujours resplendir la lumière éclairante et la chaleur bienfaisante dans son être intérieur. Mais à cette fin, il doit rapprocher de lui la masse des objets, imprimer à cette matière la configuration de son esprit et faire en sorte que les deux deviennent plus semblables l'un à l'autre. En lui règnent une unité parfaite [I, 285] et une action réciproque continue, qu'il doit ainsi appliquer également à la nature ; en lui résident plusieurs facultés lui permettant de prendre en considération le même objet sous diverses configurations, tantôt comme concept de l'entendement, tantôt comme image de l'imagination, tantôt comme intuition des sens. C'est avec celles-ci, et avec bien d'autres outils encore, qu'il doit chercher à appréhender la nature, non pas tant pour apprendre à la connaître de tous les côtés, que pour renforcer la force propre qui l'habite à travers cette pluralité d'aspects, une force depuis laquelle ceux-ci n'apparaissent que comme des effets configurés chaque fois autrement. C'est précisément cette unité et cette totalité qui déterminent le concept

du monde. Simplement, dans ce concept précisément, se trouvent également à un degré achevé la pluralité à travers laquelle les objets extérieurs affectent nos sens et l'existence propre indépendante par laquelle ils agissent sur notre sensation. Car seul le monde englobe en lui toute la multiplicité pensable et lui seul possède une autonomie à ce point indépendante qu'elle oppose au sens propre de notre volonté les lois de la nature et les décrets du destin.

Ce dont l'homme a donc nécessairement besoin, c'est simplement un objet qui rende possible l'action réciproque entre sa réceptivité et son activité spontanée. C'est seulement si cet objet peut suffire à occuper son être tout entier dans sa pleine force et son unité qu'il sera l'objet purement et simplement : le monde, [I, 238] ou du moins (car cela seul est vraiment correct) qu'il sera considéré comme tel. Ce n'est que pour fuir la pluralité génératrice de dispersion et de confusion que l'on cherche la totalité ; pour ne pas se perdre d'une manière vaine et stérile dans l'infini, on forme un cercle qui soit facilement perceptible en tout point ; pour pouvoir relier chaque pas par où l'on avance avec la représentation du but final, on cherche à transformer le savoir et l'agir dispersés en un savoir clôturé, la pure érudition en une formation savante [*gelehrte Bildung*], la simple aspiration inquiète en une sage activité.

II.

Or tout cela serait précisément promu de la plus forte des manières par une œuvre telle que celle qui a été évoquée plus haut. Car assurément, en considérant et en comparant les multiples espèces de l'activité humaine, dans les directions qu'elles donnent à l'esprit et les exigences [I, 286] qu'elles lui adressent, on serait conduit tout droit au point central auquel doit nécessairement aboutir tout ce qui, en fait, doit agir sur nous. Orientée par ce point, l'étude s'échapperait de l'infinité des objets vers le cercle plus étroit de nos capacités et de leurs multiples collaborations ; l'image de notre activité, que sans cela nous ne saisissons qu'en fragments et dans ses produits extérieurs, se montrerait alors à nous, comme en un miroir qui à la fois les éclairerait et les rassemblerait, en relation immédiate avec notre formation [*Bildung*] interne. Celui qui n'a affaire qu'à l'élévation de ses forces et à l'ennoblissement de sa personnalité, embrassant du regard avec aisance et clarté l'influence que toutes les entreprises de la vie peuvent exercer sur cette formation, trouverait là, plus que nul autre, de quoi s'instruire.

Mais en même temps, celui qui poursuit un travail particulier n'apprend qu'à ce moment-là à réaliser son entreprise dans son esprit authentique et son sens plus élevé. Il ne veut plus simplement préparer des connaissances et des outils à l'usage des humains, il ne veut plus seulement aider à promouvoir une partie isolée de sa formation [*Bildung*] ; [239] il voit le but qui lui est caché, il perçoit que son entreprise, si elle est correctement menée, donne à l'esprit une vision propre et nouvelle du monde et par là lui donne à lui-même une tonalité propre et nouvelle, il perçoit que depuis le côté où il se trouve, il peut réaliser sa formation [*Bildung*] complète ; et c'est à cela qu'il aspire. Mais quelle que soit la manière dont il travaille pour la force [de l'esprit] et son élévation, il en fera bien assez s'il imprègne complètement ses œuvres de ses propres forces. Or, l'idéal est plus grand si l'on mesure l'effort pour l'atteindre plutôt que l'objet qui doit le représenter. Partout le génie n'a pour but que de satisfaire l'élan intérieur qui le consume et l'artiste plasticien, par exemple, ne veut pas vraiment représenter l'image d'un Dieu, mais il veut plutôt exprimer et fixer dans cette forme la plénitude de son imagination plastique. Chaque entreprise contient une tonalité spirituelle qui lui est propre, et ce n'est qu'en elle que se trouve le véritable esprit de son accomplissement. On peut toujours trouver différents moyens

extérieurs de réaliser cette entreprise, mais ce n'est que cette tonalité qui peut déterminer le choix entre ceux-ci, selon qu'elle y trouve une satisfaction plus restreinte ou plus complète.

Le fonctionnement de notre esprit, en particulier dans ses effets plus mystérieux, ne peut être pénétré que par une réflexion profonde et une observation constante de soi-même. Mais [I, 287] même ainsi, il ne s'est pas encore passé grand-chose, tant que l'on ne prend pas en même temps en considération la variété des intelligences et la pluralité des manières dont le monde se reflète en divers individus. Une telle œuvre devrait donc aussi dépeindre en même temps cette pluralité et, parmi ceux qui se sont fait remarquer dans un domaine quelconque, elle ne pourrait en négliger aucun qui lui aurait fait gagner une nouvelle configuration ou un concept élargi. Ceux-ci devraient le montrer dans leur individualité complète et dans toute l'influence que leur époque et leur nation auraient exercé sur eux. Ce faisant, on n'a pas seulement une vue d'ensemble sur les multiples manières dont chaque domaine particulier peut être élaboré, mais aussi l'ordre dans laquelle l'un [240] peut surgir petit à petit de l'autre. Cet ordre étant toujours interrompu par l'influence du caractère national, de l'époque et des circonstances extérieures en général, on obtient alors deux séries différentes qui opèrent toujours mutuellement l'une sur l'autre : la première est celle des transformations qu'acquiert petit à petit toute forme d'activité spirituelle dans sa progression, la seconde est celle que le caractère des hommes, dans des nations et des époques particulières aussi bien qu'en général, investit à travers les occupations qu'il prend en charge les unes après les autres ; et dans ces deux séries se feraient voir en outre les déviations par lesquelles des individus débordant de génie perturbent ce cours naturel qui sans cela se poursuivrait de manière ininterrompue et qui poussent leur nation et leur époque d'un seul coup dans une autre voie qui ouvre des perspectives nouvelles.

C'est seulement dans la mesure où l'on suit ce processus pas à pas et où on le saisit à la fin comme un tout, qu'on parvient à rendre parfaitement compte de la manière dont la formation de l'humain [*Bildung des Menschen*] acquiert une certaine durée en une progression régulière, sans pour autant dégénérer dans cette uniformité par laquelle la nature corporelle passe toujours à nouveau par les mêmes métamorphoses, sans jamais produire quoi que ce soit de neuf.